

Zeitschrift: Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 2 (1945)
Heft: 3-4

Rubrik: Fragen ; Antworten

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dans une introduction parfaite de science et de clarté, M. André Donnet retraça l'histoire des beaux livres vénérables. Il évoqua d'abord la vie aventureuse des deux Supersaxo auxquels nous devons cette richesse. Leur nom remplit l'histoire valaisanne à la fin du moyen âge et au début de la Renaissance. Walther, évêque de Sion, et, de ce fait même, prince temporel, prit part aux guerres de Bourgogne après avoir vaincu les Savoyards à la bataille de la Planta. Ayant conquis le Bas-Valais jusqu'à Saint-Maurice, il germanisa sa petite capitale. Officiellement, on parla le «tudesque» à Sion jusqu'à la Révolution française.

Son fils Georges fit plus de bruit encore dans les antiques dizains. On connaît ses démêlés avec Schinner dont il fut pourtant, au début de la carrière du futur cardinal, le protecteur. Son dévouement à la cause de la France contre le Pape et l'empereur, ses multiples aventures le conduisirent en prison puis en exil. Quand il mourut à Vevey, en 1529, il put au moins se dire qu'il laissait derrière lui de nombreuses traces de son passage dans le monde: Sa femme lui avait donné 23 enfants. Mais tels sont les hasards de la planète que cette famille, néanmoins, ne tarda pas à s'éteindre.

Qui suivrait pas à pas cette existence hors série rapporterait de ses recherches un livre passionnant. M. Pierre Grellet est tout occupé par le portrait du Cardinal. Se trouvera-t-il quelqu'un pour lui donner la réplique en publiant un Georges Supersaxo? Par delà les siècles, les deux adversaires continueraient ainsi de se braver...

Ni Walther ni Georges ne sont cependant que des aventuriers de la politique et de la guerre. Ils aimaient les lettres et les arts, les belles maisons et les livres richement reliés. Personne n'ignore que Georges laissa son nom à la noble demeure séduisante de la rue de Conthey dont le plafond émerveille encore les visiteurs. Si l'on cite à son propos le nom d'un artiste italien, Jacques Malagrida, il faut pourtant se souvenir que Supersaxo conçut lui-même les plans de son hôtel. Faut-il d'autres preuves de son goût et de sa culture?

C'est dans les caveaux de cette maison que, malgré des partages successifs, fut conservée la bibliothèque dont il est question dans cet article. Et c'est miracle qu'elle n'ait pas été dispersée au long des années et des siècles puisque aussi bien la plupart de ses propriétaires demeurèrent dans l'ignorance de sa valeur. Tour à tour entre les mains des Montheys puis des Lavallaz, les beaux livres furent achetés de ces derniers par l'Etat du

Valais, en 1930. La fondation Gottfried-Keller donna son appui au gouvernement cantonal.

Parmi les ouvrages les plus rares de la bibliothèque Supersaxo, il convient de signaler un rouleau de parchemin de 8 m de long qui date de la seconde moitié du XIV^e siècle. L'histoire du monde y est contée dans un français charmant et le texte est illustré de 36 miniatures à la fois naïves et sûres qui lui donnent une inestimable valeur. L'œil ne se lasse pas d'aller d'une vignette à l'autre, et les grandes initiales d'or nous proposent chacune des formes d'une rare élégance. M. Donnet avoue n'avoir «aucune indication précise sur l'origine de ce manuscrit, qui vient certainement de France. Quelques indices permettent de supposer qu'il a été composé dans le nord du pays, peut-être à Paris où l'enluminure avait trouvé un terrain propice...» Ainsi, ne serait-ce pas d'aujourd'hui seulement que nous viendraient de Paris les grands ouvrages de l'esprit. Avant-hier déjà, nos ancêtres faisaient commerce de livres avec la ville maîtresse par excellence de l'édition.

La plupart des incunables sont des ouvrages de droit. Le Corpus juris, les Décrétales et les Constitutions des Papes avec leurs innombrables commentaires y tiennent une place prépondérante. Néanmoins, les Supersaxo, père et fils, trouvèrent le loisir de s'adonner aux belles-lettres. Si rien ne reflète mieux les préoccupations d'un homme que sa bibliothèque, on peut s'assurer ici que les deux Valaisans étaient de bons latinistes, amis des poètes, des moralistes et des historiens. Virgile, sur leurs rayons, voisinait avec Catulle, Perse avec Salluste et Cicéron avec Sénèque. N'oublions pas que les grecs ne font pas encore fureur dans les collèges.

Plusieurs de ces ouvrages furent imprimés à Bâle, chez Michel Wenssler. Mais on s'arrête surtout devant les splendides in-folios vénitiens que vêtent des reliures inimitables.

Beaucoup de bibliophiles, cependant, s'arrêtent de préférence devant la *Cosmographie* de Ptolémée «imprimée par Leonhard Hol, à Ulm, en 1482, avec des lettrines colorées de l'époque et 31 planches en couleurs, d'une fraîcheur remarquable». Les catalogues ont une poésie concise qui en dit plus que les longs commentaires.

Ainsi allèrent de découverte en découverte les collectionneurs qui croyaient connaître déjà toutes les raretés de l'édition ancienne. M. Stickelberger, qui possède pourtant l'une des riches bibliothèques privées de Suisse, ne cacha ni son émerveillement ni son admiration.

Fragen · Antworten

Frage 8. Soll der Bibliophile Nachdrucke in seine Sammlung aufnehmen?

Antwort 8. Unterscheiden wir! Seit das Gesetz geistiges Eigentum schützt, können Bücher erst

nach dem Einhalten einer Schutzfrist nachgedruckt werden. Neuausgaben bieten für manchen nicht den Reiz der vom Verfasser selbst betreuten. Doch unterscheiden wir auch hier wieder.

Oft nimmt sich ein Berufener die Mühe, dem Entstehen und Werden eines Werkes nachzugehen; er hat die Möglichkeit, aus Briefen, Tagebüchern und andern Quellen Ergänzungen anzubringen, die dessen innern Wert erhöhen. Manchmal gerät auch ein Unberufener an solche Aufgaben.

Anders die Zeit, da das geschriebene Wort noch herrenloses Gut war. Geschäftstüchtige Drucker empfanden keine Hemmungen, gangbare Bücher aufzulegen. Man kennt Luthers inständige Verwahrung gegen die Nachdrucker auf der Rückseite seines Sermons auf das Evangelium vom reichen Mann und armen Lazarus (1523): «Ich bit umb Christus willen alle, die da meyne Sermon schreiben oder fassen, wöllen sich der selben zu drucken oder auszulassen enthalten ... Wils dann ja nicht anders sein, so laß man doch unter meinem Namen nichts ausgehn, ohn mein Wissen und Willen in Gotes Namen¹.» Aber bei den emsigen Basler Druckerherren und mit ihnen bei denen zu Leipzig, Zwickau, Augsburg, Nürnberg, Straßburg und andern Orten erschienen die Schriften des Wittenberger Reformators zum Teil in kostbaren Ausgaben, deren von Künstlern wie den beiden Holbein, Lukas Cranach, Hans Weiditz, Hans Schöffelin, Jörg Breu, Daniel Hopfer u. a. geschaffene Titelseinfassungen reizvoll sind. Welcher Sammler würde sie verschmähen? Von Zwinglis Lehrbüchlein, der ersten protestantischen Erziehungsschrift, kennen wir überhaupt nur einen Augsburger Druck. Das «kaiserliche Privilegium», das später ein Werk schützen sollte, focht die wenigsten Nachdrucker an. Man denke nur an jene *Acerra philologica*, dem merkwürdigen Schatzkästlein «nützlicher, lustiger und denkwürdiger Historien», das noch in Goethes Jugenderinnerungen eine Rolle spielt und fast ein Jahrhundert hindurch als eines der gelesenen Hausbücher vorgehalten hat. Der Verleger stellte den Teufel als Vollzieher der gerechten Strafe unmittelbar hinter das kaiserliche Privilegium, gleichsam als Beistand für die in der «Execution» säumigen Juristen. Er hebt ein Gesicht Philanders von Sittewald aus. Dieser trifft in der Hölle einen Buchdrucker, dem ein nachgedrucktes Buch feuerglühend im Halse steckt: der Unselige muß daran in alle Ewigkeit würgen, ohne es schlucken zu können.

Im 18. Jahrhundert beherbergte die Schweiz solche Manuskriptmarder in großen und kleinen Städten. Ihr erlauchteter war Beat Ludwig Walther in Bern, der viele seiner Bände durch Kupfer von Duncker und Holzhalb schmücken ließ; sie gehören zu den gesuchten Ausgaben Goethes, Gellerts, Canitzens, Rabeners, Kleists, Thümmels und Jacobis. Und es gibt Sammler, die auf sie ein besonderes Augenmerk haben.

¹ Was die Nachdrucker Adam Petri in Basel und Sylvan Othmar in Augsburg nicht davon abhielt, diese Bitte an ihresgleichen getreulich wiederzugeben!

Frage 9. Kann das Sammeln handgemalter Umrissstiche von Landschaften- und Trachtenbildern aus der Jahrhundertwende 1800 zu den bibliophilen Belangen gerechnet werden?

Antwort 9. Warum nicht? Narren hin, Narren her! Geist gehört zum Sammeln dieser Dingerchen ja keiner, dafür aber das, was vor dem Daumen hergeht. Zum Aufhängen im Sommerhaus eignen sie sich gut; wer sie gar im großen aufbiegt, sitzt hoch wie ein Gockel, so hoch, daß man seiner Narrenkappe kaum mehr gewahr wird. Für den gleichen Mammon, den er einem Dutzendstück solcher Kleinkunst opfert, könnte er ein Originalwerk eines unserer begabten jungen Maler erwerben, vielleicht auch zwei oder drei; dem Maler wäre geholfen, und der Maecenas hätte etwas Rechtes für die Wand und's Gemüt. Aber freilich: das helle Geklingel der Narrenschellen würde verstummen.

Frage 10. ... so daß Sie an meiner Liebe zu «aparten» Büchern nicht zweifeln werden. Doch wo soll ich in meinem Wochenend-Häuschen eine Bibliothek unterbringen? In der Stadtwohnung habe ich keine Zeit und hier oben keinen Raum.

Antwort 10. Ihnen ist zu helfen. Wenden Sie sich an den Basler Alchimisten Leonhard Thurneyßer, der nach E. T. A. Hoffmann (er nennt ihn freilich in seiner Novelle «Die Brautwahl» Leonhard Turnhäuser) noch immer sein Wesen treiben soll. Der unentwegte Bücherfreund Geheimer Kanzleisekretär Tusmann erhielt von ihm doch anstatt der ersehnten Geliebten unter bemerkenswerten Umständen ein weißgebundenes Wunderbuch, das ihn über den Verlust des bewußten preiswürdigen Frauenzimmers vollauftröstete. Denn der Band besaß die Eigenschaft, sich, so oft man ihn in die Tasche steckte, in dasjenige Buch zu verwandeln, das man sich just wünschte. «Denkt Euch jetzt irgendein seltenes Werk, dem Ihr vielleicht lange vergebens nachgetrachtet, das Ihr aus keiner Bibliothek erhalten konntet», sagt der Alchimist nach etlichen gelungenen Versuchen. Der Geheime Kanzleisekretär tut's und jauchzt laut auf, als er Johannes Beers «Musikalischen Krieg» aus der Tasche zieht. «Seht Ihr wohl», spricht Thurneyßer, «mittelst des Buches habt Ihr die reichste, vollständigste Bibliothek erlangt, die jemals einer besessen, und die Ihr noch dazu beständig bei Euch tragen könnt. Denn habt Ihr dieses merkwürdige Buch in der Tasche, so wird es, zieht Ihr es hervor, jedesmal das Werk sein, das Ihr eben zu lesen wünscht.» Und schon ist die angeschmachtete Albertine vergessen. Der Geheime Kanzleisekretär wirft sich in einen Lehnstuhl und überläßt sich ganz dem Entzücken über das Wunderbuch, das er unablässig in Betrieb setzt.

Über die Möglichkeit, mit dem Alchimisten in Beziehungen zu treten, müssen Sie sich in den Schriften Jung-Stillings oder anderer Geisterseher Rat holen.